CAMILLA LÄCKBERG

La faiseuse d'anges

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach



actes noirs
ACTES SUD

"ACTES NOIRS"
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Pâques 1974. Sur l'île de Valö, aux abords de Fjällbacka, une famille disparaît sans laisser de trace. La table est soigneusement dressée pour le repas de fête, mais tout le monde s'est volatilisé. Seule la petite Ebba, âgée d'un an, erre, en pleurs, dans la maison abandonnée. L'énigme de cette disparition ne sera jamais résolue.

Trente ans plus tard, Ebba revient sur l'île et s'installe dans la maison familiale avec son mari. Accablés par le deuil et la culpabilité après le décès de leur fils, ils nourrissent l'espoir de pouvoir y reconstruire leur vie, loin du lieu du drame. Mais à peine se sont-ils installés qu'ils sont victimes d'une tentative d'incendie criminel. Et lorsqu'ils commencent à ôter le plancher de la salle à manger, ils découvrent du sang coagulé. C'est le début d'une série d'événements troublants qui semblent vouloir leur rappeler qu'on n'enterre pas le passé.

De son côté, Erica s'était depuis longtemps intéressée à l'affaire de la mystérieuse disparition sur l'île. Apprenant le retour de la seule survivante, elle se replonge aussitôt dans le dossier. Elle n'imaginait pas que l'affaire était si complexe. Elle n'imaginait pas que tout avait commencé il y a plus d'un siècle avec une faiseuse d'anges. Elle n'imaginait pas que les secrets familiaux allaient mettre en péril l'une des personnes les plus importantes de sa vie.

CAMILLA LÄCKBERG

Née en 1974, Camilla Läckberg est l'auteur d'une série de romans policiers mettant en scène le personnage d'Erica Falck. Ses ouvrages caracolent tous en tête des ventes en Suède comme à l'étranger. Dans la collection "Actes noirs" ont déjà paru La Princesse des glaces *(2008),* Le Prédicateur *(2009),* Le Tailleur de pierre *(2009),* L'Oiseau de mauvais augure *(2010),* L'Enfant allemand *(2011),* La Sirène *(2012) et* Le Gardien de phare *(2013).*

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 61.
LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 85.
LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 92.
L'OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 111.
L'ENFANT ALLEMAND, Actes Sud, 2011.
CYANURE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 71.
SUPER-CHARLIE, Actes Sud Junior, 2012.
À TABLE AVEC CAMILLA LÄCKBERG, Actes Sud, 2012.
LA SIRÈNE, Actes Sud, 2012.
LE GARDIEN DE PHARE, Actes Sud, 2013.
SUPER-CHARLIE ET LE VOLEUR DE DOUDOU, Actes Sud Junior, 2013.

Photographie de couverture : © Mira Nedyalkova

Titre original :
Änglamakerskan
Éditeur original :
Bokförlaget Forum, Stockholm
© Camilla Läckberg, 2011
publié avec l'accord de Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03493-1

CAMILLA LÄCKBERG

La faiseuse d'anges

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach

ACTES SUD

Si un seul homme peut exprimer autant de haine, imaginez combien d'amour nous pouvons exprimer ensemble.

Ils s'étaient imaginé pouvoir surmonter le deuil en se lançant dans les travaux de rénovation. Ni l'un ni l'autre n'était sûr que ce soit une très bonne idée, mais ils n'avaient pas beaucoup d'autres options. À part abandonner et se laisser lentement dépérir.

Ebba fit danser le racloir sur la façade de la maison. La peinture s'enlevait facilement. Déjà sérieusement écaillée, il suffisait d'un petit coup de pouce pour qu'elle s'en aille. Le soleil brûlant de juillet la faisait transpirer, la sueur collait sa frange sur son front et son bras la faisait souffrir à force de répéter le même va-et-vient pour le troisième jour consécutif. Mais la douleur physique l'aidait à oublier la douleur dans son cœur, et elle l'accueillait avec gratitude.

Elle se retourna et observa Melker qui sciait des planches sur le gazon devant la maison. Il dut sentir son regard, car il s'arrêta un instant, leva la tête et lui fit un petit signe de la main, comme à une connaissance qu'on salue en passant. Ebba sentit sa propre main faire le même geste maladroit.

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis le drame, et ils ne savaient toujours pas comment se comporter l'un avec l'autre. Tous les soirs, ils se tournaient le dos quand ils se couchaient dans le lit conjugal, redoutant un contact involontaire qui aurait pu déclencher une situation ingérable. Comme si le chagrin les remplissait à tel point qu'il n'y avait de place pour aucun autre sentiment. Pas d'amour, pas de chaleur, pas de compassion.

La faute restait suspendue entre eux, lourde et inexprimée. Tout aurait été plus simple s'ils avaient pu la définir et

déterminer à qui elle incombait. Mais elle passait de l'un à l'autre, changeait de taille et de forme et modifiait sans cesse son angle d'attaque.

Ebba se remit au travail. Sous ses mains, des plaques entières de peinture blanche se détachaient de la façade, et le bois apparaissait. Elle caressa les planches avec sa main libre. De toute évidence, cette maison possédait une âme. Leur pavillon mitoyen à Göteborg était pratiquement neuf quand ils l'avaient acheté. À l'époque elle avait adoré son aspect brillant et rutilant, sans la moindre éraflure. Aujourd'hui, le neuf n'était qu'un rappel de ce qui avait été, et cette vieille maison avec tous ses défauts semblait plus en accord avec son état d'esprit. Elle se reconnaissait dans le toit et ses fuites d'eau, dans la chaudière qu'il fallait régulièrement redémarrer à grands coups de pied et dans les fenêtres à courants d'air qui interdisaient de poser une bougie sur leur bord sans qu'elle soit soufflée. Dans son cœur aussi il y avait des courants d'air et des fuites d'eau. Et les bougies qu'elle essayait d'allumer étaient implacablement éteintes.

Peut-être son âme pourrait-elle guérir ici, sur Valö. Elle ne conservait pas de souvenir de l'endroit, pourtant c'était comme si l'île et elle se retrouvaient. Valö était située juste en face de Fjällbacka. En descendant vers l'embarcadère, elle pouvait voir la petite localité s'étendre de l'autre côté du bras de mer. Devant la paroi rocheuse escarpée, les petites maisons blanches et les cabanes rouges de pêcheur formaient comme un collier de perles. C'était tellement beau que ça lui faisait presque mal.

La sueur coulait dans ses yeux et les irritait. Elle s'essuya le visage avec le bas de son tee-shirt, plissa les paupières vers le soleil. Dans le ciel, les mouettes tournoyaient et s'interpellaient bruyamment, leurs cris se mêlaient au vrombissement des bateaux à moteur qui sillonnaient l'archipel. Elle ferma les paupières et se laissa emporter par les bruits. Loin d'elle-même, loin de…

— Ça te dit, une petite trempette ? On a besoin de faire une pause.

La voix de Melker perça l'écran sonore et la fit tressaillir. Confuse, elle secoua la tête, puis acquiesça.

— Oui, c'est une bonne idée, dit-elle et elle descendit de l'échafaudage.

Leurs maillots de bain séchaient à l'arrière de la maison et elle se débarrassa de ses vêtements de travail trempés de sueur pour enfiler son bikini.

Melker, plus rapide qu'elle, l'attendait avec une certaine impatience.

— Alors, on y va ?

Il la précéda pour descendre à la plage. L'île était assez grande et moins aride que la plupart des îlots de l'archipel du Bohuslän. Le sentier étant bordé d'arbres touffus et de hautes herbes, elle frappait vigoureusement le sol du pied en marchant. Sa peur des serpents était solidement ancrée et avait été ranimée quelques jours auparavant quand ils avaient aperçu une vipère qui prenait le soleil sur une dalle.

Le petit chemin devenait plus pentu à l'approche de l'eau, et Ebba se demanda combien de pieds d'enfant l'avaient foulé au fil des ans. On continuait d'appeler cet endroit "la colo", bien qu'il n'y ait pas eu de colonie de vacances ici depuis les années 1930.

— Attention ! lui lança Melker en montrant quelques grosses racines à fleur de terre.

Sa sollicitude, qui aurait dû l'émouvoir, lui parut étouffante, et elle enjamba les racines en exagérant le geste. Quelques mètres plus loin, elle sentit du sable rugueux sous ses pieds. Les vagues frappaient la longue plage. Elle balança la serviette par terre et partit tout droit dans l'eau salée. Des filaments d'algues caressèrent ses jambes et le froid soudain lui coupa la respiration, mais bientôt elle jouit de la fraîcheur de l'eau. Derrière elle, elle entendit Melker l'appeler. Elle fit semblant de ne pas l'entendre et continua d'avancer. Quand elle ne sentit plus le fond, elle se mit à nager et arriva après quelques brasses à la petite plate-forme de baignade ancrée non loin du rivage.

— Ebba !

Melker l'appelait depuis la plage, mais elle l'ignora à nouveau et saisit l'échelle du ponton flottant. Elle avait besoin de passer un instant seule. Si elle s'allongeait et fermait les yeux, elle pourrait faire semblant d'être une naufragée au milieu de l'océan. Seule. Sans avoir à tenir compte de quelqu'un d'autre.

Elle entendit le clapotis d'un nageur. La plate-forme tangua quand Melker y monta, et elle serra plus fort ses paupières pour l'exclure encore un petit moment. Elle aurait voulu avoir un instant rien qu'à elle, vraiment toute seule. Et non cette situation intenable : Melker et elle, ensemble mais seuls. À contre-cœur, elle rouvrit les yeux.

Erica était assise à la table du salon. Autour d'elle on aurait dit qu'une bombe de jouets avait explosé. Voitures, poupées, peluches et déguisements jetés pêle-mêle. Trois enfants, tous âgés de moins de quatre ans, contribuaient à donner cette allure à leur foyer la plupart du temps. Mais comme d'habitude quand elle avait un instant libre, elle avait donné la priorité à son écriture aux dépens du rangement.

En entendant la porte d'entrée s'ouvrir, elle leva les yeux de l'ordinateur et aperçut son mari.

— Salut, qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne devais pas aller voir Kristina ?

— Elle n'était pas là. Évidemment, j'aurais dû l'appeler avant, dit Patrik en se débarrassant de ses Crocs.

— Tu es obligé de mettre ces trucs-là ? Et de conduire avec ?

Erica regarda les sabots détestables, qui par-dessus le marché étaient vert fluo. Sa sœur Anna les avait offerts à Patrik pour rire et maintenant il refusait d'utiliser d'autres chaussures.

Il vint l'embrasser avant de rejoindre la cuisine.

— Ils sont trop confortables. Au fait, ton éditeur t'a appelée ? Ça devait être vraiment urgent, pour qu'ils passent par moi.

— Ils me proposent d'aller à la Foire du livre cette année comme promis. Je n'arrive pas à me décider.

— Bien sûr que tu vas y aller. Je m'occuperai des enfants ce week-end-là, j'ai déjà posé mes congés.

— Merci, dit Erica.

En réalité, elle s'en voulut de se sentir reconnaissante envers son mari. Quand son travail de policier le réclamait dans la minute, ou quand des fêtes et des soirées étaient ruinées parce que le boulot ne pouvait pas attendre, c'était elle qui se mobilisait. Elle aimait Patrik par-dessus tout, mais parfois elle avait

l'impression qu'il ne songeait pas une seconde au fait qu'elle se chargeait de pratiquement tout à la maison. Y compris des enfants. Elle aussi, elle avait une carrière, assez honorable qui plus est.

Souvent on lui disait que ça devait être formidable de gagner sa vie en tant qu'auteur. De disposer librement de son temps et d'être son propre chef. Chaque fois, cela l'agaçait au plus haut point. Même si elle adorait son travail et comprenait parfaitement la chance qu'elle avait, la réalité était tout autre. Pour elle, liberté n'était pas un mot qui rimait avec auteur. Au contraire, un projet de livre pouvait engloutir tout son temps et toutes ses pensées vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Parfois elle enviait ceux qui partaient au boulot le matin, travaillaient pendant huit heures, puis rentraient chez eux le soir, libres comme l'air. Elle n'arrivait jamais à se déconnecter de son travail, et le succès entraînait des exigences et des attentes qu'il fallait conjuguer avec la vie de maman de trois petits enfants.

Il était en outre difficile de soutenir que son travail était plus important que celui de Patrik. Lui, il protégeait les gens, élucidait des crimes et contribuait au bon fonctionnement de la société. Elle, elle écrivait des livres que les gens lisaient pour se divertir. La plupart du temps, elle comprenait et acceptait de tirer la plus courte paille, mais parfois cela lui donnait envie de se cabrer et de hurler dans le vide.

Avec un soupir, elle se leva et suivit son mari dans la cuisine.

— Ils font la sieste ? demanda Patrik.

Il sortit de quoi se préparer sa tartine de prédilection : pain croquant, beurre, *kaviar** et fromage. Erica eut un frisson de dégoût en pensant qu'il allait ensuite la tremper dans du chocolat chaud.

— Oui, une fois n'est pas coutume. Mais j'ai réussi à les mettre au lit tous en même temps cette fois. Ils ont joué comme des fous toute la matinée, du coup ils étaient complètement claqués, tous les trois.

* Pâte d'œufs de cabillaud salés et/ou fumés, présentée en tube, une des garnitures pour tartines les plus appréciées en Suède. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

— Bien, dit Patrik en s'installant à table pour manger.

Erica retourna dans le salon pour avoir le temps d'écrire encore un peu avant que les enfants se réveillent. Des moments volés. Elle ne pouvait compter que sur ça.

Dans son rêve, il y a le feu. Les yeux fous de terreur, Vincent appuie le nez contre une vitre. Derrière lui, elle voit des flammes s'élever de plus en plus haut. Elles s'approchent de lui, roussissent ses boucles blondes, et il hurle sans un bruit. Elle veut se jeter contre la vitre, la briser et sauver Vincent des flammes qui menacent de le dévorer. Mais elle a beau essayer, son corps refuse de lui obéir.

Puis elle entend la voix de Melker, accusatrice. Il la hait parce qu'elle ne fait rien pour sauver Vincent, parce qu'elle reste là, à le regarder brûler vif.

— Ebba ! Ebba !

On la secouait par les épaules et on la forçait à s'asseoir. Lentement le rêve s'estompait. Elle aurait voulu le retenir, se jeter dans le brasier pour sentir un instant le petit corps de Vincent dans ses bras avant qu'ils meurent tous les deux.

— Réveille-toi ! Il y a le feu !

D'un coup, elle fut entièrement réveillée. L'odeur de fumée lui piqua les narines et la fit tousser à s'en arracher la gorge. En ouvrant les yeux, elle vit la fumée jaillir par la porte ouverte.

— Il faut qu'on sorte ! cria Melker. Mets-toi par terre et rampe sous la fumée. J'arrive. Je vais d'abord voir si je peux éteindre le feu.

Ebba trébucha hors du lit et s'effondra par terre. Elle sentit la chaleur du plancher contre sa joue. Ses poumons brûlaient et elle se sentait incroyablement fatiguée. Comment aurait-elle la force d'aller où que ce soit ? Elle eut envie de s'abandonner au sommeil et ferma les yeux. Une lourde somnolence envahit son corps. Se reposer ici. Juste dormir un instant.

— Lève-toi ! Il faut que tu te lèves !

La voix de Melker était aiguë et Ebba sortit de sa torpeur. D'habitude, il n'avait jamais peur. Il la tira brutalement par le bras et l'aida à se mettre à quatre pattes.

De mauvaise grâce, elle commença à bouger ses mains et ses genoux. La peur avait trouvé un écho en elle aussi. À chaque respiration elle sentait la fumée entrer dans ses poumons, tel un insidieux poison. Mourir sous l'effet de la fumée, pourquoi pas, mais par le feu, non. L'idée de sa peau brûlant suffit à la faire accélérer et ramper hors de la chambre.

Subitement, tout devint confus. Elle aurait dû savoir dans quelle direction se trouvait l'escalier, mais c'était comme si son cerveau ne fonctionnait plus. Devant elle il n'y avait qu'un brouillard compact gris-noir. Prise de panique, elle se mit à avancer tout droit pour ne pas rester coincée dans la fumée.

Au moment où elle arriva devant l'escalier, Melker passa en courant, un extincteur dans les mains. Il dévala l'escalier à toute vitesse et Ebba le regarda. Exactement comme dans son rêve. Comme si son corps ne voulait plus lui obéir. Ses membres refusaient de bouger, elle restait clouée au sol, impuissante, pendant que les quintes de toux se succédaient. Les larmes coulaient de ses yeux, et ses pensées allèrent vers Melker, mais elle n'eut pas la force de s'inquiéter pour lui.

Encore une fois, elle fut tentée d'abandonner. De disparaître, d'être débarrassée du deuil qui déchirait son corps et son esprit. Sa vue commença à se brouiller, elle s'allongea tout doucement, la tête posée sur ses bras, puis ferma les yeux. Autour d'elle, tout était doux et chaud. La torpeur la remplit de nouveau, si bienveillante, prête à l'accueillir et à la régénérer.

— Ebba ! cria Melker en la tirant par le bras.

Elle lui résista. Elle voulait continuer son voyage vers ce lieu calme et agréable qui l'attendait. Puis elle sentit un coup au visage, une gifle cuisante sur sa joue, et, tout ébranlée, elle leva la tête vers Melker. Son regard était à la fois inquiet et furieux.

— J'ai éteint le feu. Mais on ne peut pas rester là.

Il fit un geste pour la relever, mais elle se défendit. Il l'avait privée de la seule possibilité de repos qu'elle avait eue depuis longtemps, et elle se mit à tambouriner avec rage sur sa poitrine. C'était bon de laisser libre cours à toute la colère et toute la déception, et elle frappa de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il réussisse à saisir ses poignets. Les tenant fermement, il l'attira tout près de lui, plaqua son visage contre sa poitrine, la tint

serrée dans ses bras. Elle entendit les battements accélérés de son cœur et se mit à pleurer. Puis elle se laissa faire. Il la porta dehors et quand l'air frais de la nuit remplit ses poumons, elle déclara forfait et retomba dans la somnolence.

FJÄLLBACKA 1908

Ils arrivèrent tôt le matin. Mère était déjà debout avec les petits tandis que Dagmar profitait de la chaleur du lit. C'était ça, la différence entre la vraie enfant de maman et l'un des bâtards dont elle s'occupait. Dagmar était spéciale.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? cria père depuis la chambre.

Ils avaient été réveillés par un tambourinement insistant sur la porte.

— Ouvrez ! C'est la police !

Apparemment, les visiteurs étaient à bout de patience, car la porte s'ouvrit brutalement et un homme en uniforme de police se rua dans la maison.

Effrayée, Dagmar se dressa dans son lit et essaya de se couvrir avec la courtepointe. Père arriva dans la cuisine en boutonnant maladroitement son pantalon. Sa cage thoracique était creuse sous de rares touffes de poils gris.

— La police ? Laissez-moi enfiler ma chemise, et après on verra. Il doit y avoir une erreur. Chez nous, vous ne trouverez que des gens respectables.

— C'est bien ici qu'habite Helga Svensson ? demanda l'agent de police.

Deux autres hommes se tenaient derrière lui. Ils durent se serrer, car la cuisine était petite et pleine de lits. Ces temps-ci, ils avaient cinq petits enfants dans la maison.

— Je m'appelle Albert Svensson, et Helga est mon épouse.

Père avait réussi à mettre sa chemise et se tenait à présent bien droit, les bras croisés sur la poitrine.

— Où est-elle ?

La voix du policier était sans concession. Dagmar vit la ride d'inquiétude qui s'était formée entre les yeux de père. Si prompt à se faire du mauvais sang, disait toujours mère. Une petite nature aux nerfs fragiles.

— Mère est dans le jardin derrière la maison. Avec les petits, dit Dagmar, et les policiers ne semblèrent la remarquer qu'à cet instant.

— Merci, répondit celui qui semblait être le chef, puis il pivota sur ses talons.

Père lui emboîta le pas.

— Vous ne pouvez pas vous introduire ainsi chez des gens honnêtes. Vous effrayez tout le monde. Expliquez-nous au moins de quoi il s'agit.

Dagmar rejeta la couverture, posa ses pieds sur le sol froid de la cuisine et se précipita à leur suite, vêtue de sa seule chemise de nuit. Au coin de la maison, elle s'arrêta net. Deux des policiers tenaient fermement mère par les bras. Elle se débattait et les hommes avaient du mal à la maîtriser. Les mouflets criaient et, dans le tumulte, le linge que mère était en train d'étendre fut arraché.

— Mère ! cria Dagmar en se précipitant vers elle.

Elle se jeta sur la jambe d'un des agents de police et lui mordit la cuisse de toutes ses forces. Il hurla, lâcha la femme, et se retourna pour donner une gifle retentissante à Dagmar qui l'envoya rouler par terre. Elle resta dans l'herbe, éberluée, et frotta sa joue brûlante. De toute sa vie, personne ne l'avait tapée et elle avait pourtant huit ans. Certes, sa mère corrigeait les petits, mais elle n'avait jamais levé la main sur Dagmar. Et du coup, père n'osait pas s'y risquer non plus.

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous frappez ma fille ? dit mère en lançant des coups de pied furibonds en direction des hommes.

— Ce n'est rien à côté de ce qui nous amène ici, répliqua le policier en saisissant de nouveau le bras d'Helga. Vous êtes soupçonnée d'infanticide et nous avons l'autorisation de fouiller votre maison. Et, croyez-moi, nous allons la ratisser de fond en comble.

Dagmar vit mère s'affaisser. Sa joue brûlait toujours comme du feu et son cœur cognait fort dans sa poitrine. Tout autour d'eux, les petits hurlaient comme si le jour du Jugement dernier était arrivé.

Ce qui était peut-être le cas. Car même si Dagmar ne comprenait pas ce qui se passait, la mine de sa mère lui apprit que leur monde venait de s'écrouler.

— Patrik, tu peux te rendre à Valö ? On vient de nous signaler un incendie, *a priori* d'origine criminelle.

— Quoi ? Pardon ? Tu peux répéter ?

Patrik était déjà en train de sortir du lit. Il coinça le téléphone entre l'oreille et l'épaule tout en attrapant son jeans. Encore étourdi de sommeil, il regarda l'heure. Sept heures et quart. Une brève seconde il se demanda ce qu'Annika faisait au commissariat si tôt.

— Je te dis qu'il y a eu un incendie sur Valö, dit Annika avec beaucoup de patience. Les pompiers y sont allés tôt ce matin, ils pensent que c'est un incendie criminel.

— Où sur Valö ?

À côté de lui, Erica se retourna.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? marmonna-t-elle.

— C'est le boulot. Il faut que j'aille à Valö, chuchota-t-il, pour ne pas réveiller les jumeaux qui dormaient encore, ce qui était plutôt rare.

— À l'ancienne colonie de vacances, répondit Annika au bout du fil.

— D'accord. Je prends le bateau et j'y vais. J'appelle Martin, c'est bien lui qui fait équipe avec moi aujourd'hui ?

— Oui, c'est ça. On se voit tout à l'heure au poste.

Patrik raccrocha et enfila un tee-shirt.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Erica en se dressant dans le lit.

— Les pompiers pensent que quelqu'un a mis le feu à la vieille colo sur Valö.

— La colo ? On a essayé de l'incendier ?!

— Je te promets de tout te raconter après, sourit Patrik. Je sais que Valö, c'est ton petit projet personnel.

— C'est incroyable, comme coïncidence ! Qu'on mette le feu à la maison juste au moment où Ebba y revient.

Patrik secoua la tête. Il savait d'expérience que sa femme aimait se mêler de ce qui ne la regardait pas, qu'elle s'emportait et tirait des conclusions souvent aberrantes. Parfois elle avait raison, il devait bien l'admettre, mais elle avait aussi l'art d'embrouiller les choses.

— Annika a juste dit qu'ils suspectent un incendie criminel. C'est tout ce qu'on sait, et ça demande évidemment à être vérifié.

— Non mais quand même, objecta Erica. C'est bizarre que ça arrive juste maintenant. Je peux pas venir avec toi ? De toute façon, je voulais y aller pour discuter un peu avec Ebba.

— Et qui va s'occuper des enfants, à ton avis ? Maja est encore trop petite pour préparer les biberons de ses frères, tu ne crois pas ?

Il embrassa Erica sur la joue avant de dévaler l'escalier. Derrière lui, il entendit les jumeaux se mettre à crier comme sur commande.

Patrik et Martin échangèrent peu de mots sur le trajet de Valö. La possibilité que l'incendie soit d'origine criminelle était aussi effrayante qu'incompréhensible et à l'approche de l'île, à la vue de ce cadre naturel idyllique, l'idée leur parut encore plus irréelle.

— Comme c'est beau ! s'exclama Martin quand ils montèrent le sentier après avoir amarré le bateau à l'embarcadère.

— Mais tu es déjà venu, non ? dit Patrik sans se retourner. Au moins à Noël, cette fameuse fois ?

Martin se contenta de marmonner une réponse. Il n'avait pas trop envie de se rappeler le Noël funeste où il avait été mêlé à un drame familial sur l'île.

Une grande pelouse s'ouvrait devant eux ; ils firent une pause et balayèrent le panorama du regard.

— J'ai plein de bons souvenirs d'ici, dit Patrik. On venait avec l'école chaque année, j'ai fait un stage de voile aussi un été. Je peux te dire que j'en ai shooté, des ballons, sur ce gazon. Et joué au *brännboll** aussi.

— Bien sûr, on est tous venus faire des stages ici. Mais les gens préfèrent continuer à dire "la colo".

Patrik haussa les épaules tandis qu'ils poursuivaient vers la maison d'un bon pas.

— On ne change pas les vieilles habitudes, et puis c'est sans doute plus pratique comme ça. Après tout, l'épisode de l'internat n'a pas duré bien longtemps, et on n'avait pas non plus envie d'utiliser le nom de ce von Schlesinger qui habitait là avant.

— Ah, ce vieux fou ! Qui n'a pas entendu parler de lui ? dit Martin, puis il poussa un juron quand il se prit une branche en pleine figure. C'est qui maintenant, le propriétaire ?

— Le couple qui y habite, je suppose. Après les événements de 1974, c'est la commune qui a géré le lieu, d'après ce que je sais. La maison a été laissée à l'abandon, c'est dommage, mais on dirait qu'ils sont en train de la rénover.

Martin regarda la grande bâtisse, dont la façade était entièrement couverte d'échafaudages.

— Ça pourrait devenir très sympa, ce coin. Espérons que le feu n'a pas fait trop de dégâts.

Ils continuèrent jusqu'à l'escalier en pierre qui menait à la porte d'entrée. Tout paraissait calme, quelques hommes du corps de pompiers volontaires de Fjällbacka ramassaient leurs affaires. Ils devaient transpirer des litres dans leurs épaisses tenues d'intervention. La chaleur était déjà pénible, malgré l'heure matinale.

— Bonjour !

Le capitaine des pompiers, Östen Ronander, vint les accueillir en les saluant d'un petit signe de la tête. Ses mains étaient noires de suie.

— Salut Östen. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Annika m'a dit que vous soupçonnez un incendie criminel.

* Sorte de baseball simplifié.

— Oui, ça m'en a tout l'air. Mais on n'est pas trop qualifiés pour en juger d'un point de vue technique. J'espère que Torbjörn est en route.

— Je l'ai appelé avant de venir et il devrait être là avec son équipe d'ici… Patrik regarda sa montre. D'ici une trentaine de minutes.

— Tant mieux. Vous voulez jeter un coup d'œil en attendant ? On a essayé de ne rien abîmer. Le propriétaire avait déjà éteint le feu avec l'extincteur quand on est arrivés, et on s'est juste assurés qu'il n'y avait pas de foyers qui couvent. On ne pouvait pas faire grand-chose de plus. Là, vous voyez ?

Östen montra le vestibule. Devant la porte, les flammes avaient brûlé le plancher, on voyait des traces bizarres et irrégulières.

— Un liquide inflammable, non ? demanda Martin, et Östen hocha la tête.

— Je dirais qu'on a fait couler le produit sous la porte avant d'allumer. À en juger par l'odeur, c'est probablement de l'essence, mais ça, Torbjörn et ses hommes nous le confirmeront.

— Où sont les occupants ?

— Derrière la maison, ils attendent les ambulanciers qui ont été retardés par un accident de la route. Ils semblaient sous le choc et je me suis dit qu'ils avaient besoin de rester au calme. De toute façon, il valait mieux qu'ils ne traînent pas par là avant que vous ayez pu récolter des preuves.

— Bien vu, dit Patrik avec une tape sur l'épaule d'Östen, puis il se tourna vers Martin. On va leur parler ?

Sans attendre la réponse, il se dirigea vers l'arrière de la maison où il découvrit une sorte de terrasse avec des meubles de jardin. Vieux et usés, ils avaient apparemment été exposés aux intempéries pendant de nombreuses années. Un couple de trentenaires était installé autour de la table, l'air perdu. Quand l'homme les aperçut, il se leva et vint à leur rencontre, la main tendue. Elle était dure et calleuse comme si elle avait manié des outils depuis toujours.

— Melker Stark.

Patrik et Martin se présentèrent.

— On n'y comprend rien. Les pompiers ont parlé d'incendie criminel ?

La femme de Melker avait suivi son mari. Elle était petite et menue – bien que Patrik ne soit pas particulièrement grand, elle ne lui arrivait qu'à l'épaule. Elle avait l'air fragile et vulnérable, et elle frissonna malgré la chaleur.

— Ce n'est pas forcément ça. Nous n'en savons rien pour l'instant, dit Patrik pour la calmer.

— Je vous présente Ebba, ma femme, dit Melker et il passa sa main sur son visage avec un geste las.

— On peut s'asseoir ? demanda Martin. On aimerait en apprendre un peu plus sur ce qui s'est passé.

— Oui, bien sûr, allons nous installer là-bas, dit Melker en montrant les meubles de jardin.

— Qui a découvert l'incendie ?

Melker avait une tache sombre sur le front et ses mains étaient couvertes de suie, comme celles du chef des pompiers. Il sembla se rendre compte maintenant seulement qu'elles étaient sales, et il essuya lentement ses paumes contre son jeans avant de répondre.

— C'est moi. Je me suis réveillé et j'ai senti une odeur bizarre. Très vite j'ai compris qu'il y avait le feu en bas et j'ai essayé de réveiller Ebba. Ce n'était pas facile, elle dormait à poings fermés, mais j'ai finalement réussi à la faire sortir du lit. J'ai couru chercher l'extincteur, je n'avais que ça en tête : éteindre le feu.

Melker parlait si vite qu'il n'arrivait plus à respirer et il dut se taire un instant pour reprendre son souffle.

— J'ai cru que j'allais mourir. J'en étais même certaine, dit Ebba en tripotant le bord de ses ongles, et Patrik la regarda avec compassion.

— J'ai attrapé l'extincteur et aspergé les flammes dans le vestibule comme un fou, poursuivit Melker. Au début, j'ai trouvé que ça n'avait pas beaucoup d'effet, mais j'ai continué à projeter de la mousse partout et d'un coup le feu s'est éteint. Mais la fumée est restée, il y en avait partout.

De nouveau, il respira fort.

— Pourquoi quelqu'un ferait ça, je ne comprends pas…

Ebba semblait absente et Patrik fut enclin à donner raison à Östen : elle était en état de choc. Cela expliquerait aussi pourquoi elle tremblait de tout son corps. Quand le personnel soignant arriverait, ils devraient examiner Ebba en premier et s'assurer que ni elle ni son mari n'ait été intoxiqué par la fumée. Les gens ignoraient en général que la fumée est beaucoup plus dangereuse que le feu lui-même. Les conséquences d'une trop forte inhalation pouvaient ne se révéler qu'au bout d'un certain temps.

— Pourquoi croyez-vous que c'est un incendie criminel ? demanda Melker.

Il se frotta de nouveau le visage et Patrik se dit qu'il lui manquait sûrement plusieurs heures de sommeil.

— Comme je l'ai dit, nous ne sommes sûrs de rien pour l'instant, répondit-il en hésitant. Certains signes l'indiquent, mais je préfère ne pas trop m'avancer avant la confirmation des techniciens. Vous n'avez pas entendu des bruits suspects plus tôt dans la nuit ?

— Non, comme je vous l'ai dit, je dormais, c'est le feu qui m'a réveillé.

Patrik hocha la tête en direction d'une maison proche.

— Vos voisins sont là ? Est-ce qu'ils ont pu voir si un étranger rôdait par ici ?

— Ils sont en vacances, il n'y a que nous sur cette partie de l'île.

— Pensez-vous à quelqu'un qui pourrait vous vouloir du mal ? ajouta Martin.

Il laissait souvent Patrik mener les interrogatoires, mais il écoutait toujours attentivement et observait les réactions des gens, ce qui était au moins aussi important que de poser les bonnes questions.

— Non, personne à ma connaissance, répondit Ebba en secouant lentement la tête.

— Ça ne fait pas très longtemps qu'on habite ici. Deux mois seulement, dit Melker. C'est la maison des parents d'Ebba, mais elle a été mise en location pendant des années et Ebba n'y était jamais revenue avant. On avait décidé de retaper le lieu et d'en faire quelque chose de bien.

Patrik et Martin échangèrent un rapide regard. L'histoire de cette maison, et par conséquent celle d'Ebba aussi, était connue dans la région, mais ce n'était pas le bon moment pour en parler. Patrik se félicita qu'Erica ne soit pas là. Elle n'aurait pas su tenir sa langue.

— Et avant, où habitiez-vous ? demanda Patrik, même s'il pouvait deviner la réponse d'après le fort accent de Melker.

— À Göteborg, *Götlaborg*, tu vois ? dit Melker en exagérant sa prononciation, mais sans esquisser le moindre sourire à sa propre plaisanterie.

— Pas de comptes à régler avec quelqu'un ?

— On n'est brouillés avec personne, ni à Göteborg ni ailleurs, répondit Melker sur un ton sec.

— Et pour quelle raison avez-vous emménagé ici ?

Ebba fixa la table en tripotant la chaîne en argent autour de son cou. Le pendentif représentait un très joli ange.

— Notre fils est mort, dit-elle et elle tira si fort sur l'ange que la chaîne lui entama presque la peau.

— Nous avions besoin de changer d'air, dit Melker. Cette maison a été laissée à l'abandon pendant très longtemps, personne ne s'en est occupé, et nous avons vu ça comme une bonne occasion de tout recommencer. Mes parents tenaient un restaurant, ça m'a paru tout naturel de créer notre propre établissement. Nous allons commencer par proposer des chambres d'hôte, et après on essaiera d'attirer des congrès.

— On dirait qu'il y a beaucoup de travaux à faire.

Patrik regarda la grande maison à la façade blanche et sa peinture qui s'écaillait. Il choisit sciemment de ne pas poser d'autres questions sur le fils décédé. La douleur qu'on lisait sur leur visage était trop grande.

— On n'a pas peur de travailler. On continuera tant qu'on le pourra. Si nos forces s'épuisent, on engagera des bras pour nous aider, mais on aimerait autant en faire l'économie. Ça va être suffisamment difficile comme ça de s'en tirer financièrement.

— On ne peut donc imaginer personne qui vous voudrait du mal, à vous ou à votre activité ici ? insista Martin.

— Notre activité ? Quelle activité ? dit Melker avec un rire ironique. Non, on ne voit vraiment personne. Nous menons

une vie banale. Nous sommes des Suédois tout à fait ordinaires, des citoyens lambda.

Patrik songea un instant à l'histoire personnelle d'Ebba. Peu de citoyens lambda renfermaient, dans leur passé, un si lourd mystère. Depuis des années, les rumeurs et les spéculations les plus folles sur ce qui était arrivé à sa famille allaient bon train à Fjällbacka et ses environs.

— À moins que… dit Melker, mais Ebba ne sembla pas comprendre ce qu'il voulait insinuer, et il la fixa un moment du regard. La seule chose qui me vienne à l'esprit, ce sont les cartes d'anniversaire.

— Les cartes d'anniversaire ? répéta Martin.

— Depuis qu'elle est toute petite, Ebba reçoit chaque année pour son anniversaire une carte signée d'un G. Ses parents adoptifs n'ont jamais réussi à découvrir qui en est l'expéditeur. Elle a continué à les recevoir même après avoir quitté le foyer familial.

— Et Ebba non plus ne sait pas qui ça peut être ? demanda Patrik, avant de se rendre compte qu'il parlait d'elle comme si elle n'était pas là. Il se tourna vers elle et répéta sa question : Vous ne savez pas du tout qui vous envoie ces cartes ?

— Non.

— Et vos parents adoptifs ? Vous êtes sûre qu'ils n'en savent rien ?

— Ils n'en ont aucune idée.

— Ce "G", il n'a jamais pris contact avec vous par un autre moyen ? Ou sous forme de menaces ?

— Non, jamais. N'est-ce pas, Ebba ?

Melker déplaça sa main en direction d'Ebba comme s'il voulait la toucher, puis la laissa retomber sur ses genoux.

Elle secoua la tête.

— Tiens, voilà Torbjörn, dit Martin avec un geste vers le sentier.

— Bien, on vous laisse vous reposer maintenant. Les infirmiers sont en route, et s'ils veulent vous emmener à l'hôpital, suivez leur avis. Il ne faut pas rigoler avec ce genre de choses.

— Merci, dit Melker et il se leva. Prévenez-nous si vous avez du nouveau.

— Bien entendu.

Patrik jeta un dernier coup d'œil soucieux à Ebba. Elle paraissait toujours enfermée dans sa bulle. Il se demanda à quel point la tragédie de son enfance l'avait marquée, puis s'obligea à abandonner là ses spéculations. Il devait se concentrer sur leur travail : démasquer un éventuel incendiaire.

FJÄLLBACKA 1912

Dagmar ne comprenait toujours pas comment cela avait pu arriver. On lui avait tout pris, elle se retrouvait seule au monde. Où qu'elle aille, les gens chuchotaient des insultes derrière son dos. Ils la détestaient à cause de ce que sa mère avait fait.

Parfois, la nuit, ses parents lui manquaient au point qu'elle devait mordre son oreiller pour ne pas pleurer de désespoir. Si elle cédait aux larmes, la mégère qui l'hébergeait la rouerait de coups. Mais elle ne parvenait pas toujours à retenir ses cris quand les cauchemars la hantaient et qu'elle se réveillait ruisselante de sueur. Dans ses rêves, elle voyait les têtes tranchées de sa mère et de son père. Car ils avaient finalement été décapités. Dagmar n'avait pas assisté à leur exécution, mais l'image lui brûlait quand même la rétine.

Il arrivait aussi que les enfants l'assaillent dans ses rêves. D'après la mégère, les policiers avaient trouvé huit nourrissons en défonçant le sol en terre battue de la cave. "Huit pauvres petits enfants", disait-elle en secouant la tête dès qu'elle avait de la visite. Ses amies tournaient leurs regards acérés vers Dagmar. "La gamine devait quand même bien être au courant, affirmaient-elles. Même si elle était petite, elle devait se rendre compte de ce qui se passait dans sa maison."

Dagmar refusa de se laisser faire. Peu importait que cela fût vrai ou non. Mère et père l'avaient aimée, et de toute façon personne n'avait voulu de ces petits enfants sales et braillards. C'était bien pour ça qu'ils s'étaient retrouvés chez mère. Pendant des années elle avait trimé, et pour la remercier de s'être occupée d'enfants non désirés, on l'avait déshonorée, raillée et exécutée. Pareil pour

père. Il avait aidé sa femme à enterrer les enfants, alors on avait estimé qu'il méritait la mort, lui aussi.

Elle avait été placée chez la mégère après que les policiers eurent emmené ses parents. Personne d'autre n'avait voulu l'accueillir, ni les membres de la famille ni les amis. Personne ne voulait avoir le moindre rapport avec elle. La Faiseuse d'anges de Fjällbacka – c'est ainsi qu'ils avaient commencé à appeler mère depuis le jour où on avait retrouvé les petits squelettes. Aujourd'hui, on chantait même des chansons sur elle. Sur l'infanticide qui avait noyé les enfants dans un bassin, et sur son mari qui les avait enterrés dans la cave. Dagmar connaissait ces chansons par cœur, les morveux de sa mère d'accueil les lui chantaient à tout bout de champ.

Elle pouvait supporter tout cela. Elle était la princesse de mère et père, et elle savait qu'elle avait été désirée et aimée. La seule chose qui la faisait trembler de terreur, c'était le bruit des pas de son père d'accueil la nuit, quand il entrait dans sa chambre. Dans ces moments-là, Dagmar aurait voulu suivre ses parents dans la mort.

Josef caressa nerveusement du pouce la pierre qu'il tenait à la main. Cette réunion était importante : hors de question de laisser Sebastian la gâcher.

— La voici, dit Sebastian en montrant les dessins qu'il avait posés sur la table de conférence. Notre vision. *A project for peace in our time*.

"Un projet pour la paix de notre temps." Josef soupira mentalement. Il doutait que des fadaises en anglais puissent impressionner les hommes de la commune.

— Ce que mon partenaire essaie de dire, c'est que c'est une formidable occasion pour la commune de Tanum d'agir pour la paix. Une initiative qui vous procurera de la notoriété.

— Oui, la paix sur terre, c'est porteur. Et d'un point de vue économique, l'idée est bonne. À terme, ça augmenterait le tourisme et donnerait du travail aux habitants, et vous savez tous ce que cela signifie, dit Sebastian en levant la main et en frottant ses doigts contre son pouce. Davantage de pépètes dans le coffre-fort de la commune.

— Oui, mais c'est avant tout un projet prestigieux pour la paix, insista Josef.

Il réprima l'envie de donner un coup de pied sur le tibia de Sebastian. Quand il avait accepté son argent, il savait qu'il aurait à supporter ce genre de discours. Mais il n'avait pas eu le choix.

Erling W. Larson hocha la tête. Après le scandale de la rénovation de l'hôtel des Bains à Fjällbacka, il avait connu une petite traversée du désert, mais aujourd'hui il était de retour dans la politique locale. Un projet comme celui-ci pourrait

montrer qu'il faisait toujours le poids, et Josef espérait qu'il s'en rendrait compte.

— Ça a l'air intéressant, dit Erling. Pouvez-vous nous donner un peu plus de détails ?

Sebastian inspira, s'apprêtant à prendre la parole, mais Josef le devança.

— C'est un morceau d'histoire que nous avons là, dit-il en exhibant la pierre dans sa main. Albert Speer se procurait du granit dans les carrières du Bohuslän pour le compte du IIIe Reich. Avec Hitler, il avait le projet grandiose de transformer Berlin en capitale du monde, et le granit devait être acheminé vers l'Allemagne par bateau puis utilisé pour bâtir cette Germania.

Josef se leva et se mit à arpenter la pièce tout en parlant. Dans sa tête, le bruit de bottes des soldats allemands résonna. Le bruit dont ses parents lui avaient parlé tant de fois, avec de l'épouvante dans la voix.

— Puis il y a eu un tournant dans la guerre, poursuivit-il. Germania est restée au stade d'idéal, sur lequel Hitler a pu fantasmer pendant ses derniers jours. Un rêve non réalisé, une vision de monuments et d'édifices grandioses qui auraient été construits au prix de la vie de millions de juifs.

— Quelle horreur, dit Erling avec insouciance.

Josef le regarda, résigné. Ils ne comprenaient pas, personne ne comprenait. Mais il n'avait pas l'intention de leur permettre d'oublier.

— Une grande partie du granit n'a jamais eu le temps d'être expédiée en Allemagne…

— Et c'est ici que nous faisons notre entrée, l'interrompit Sebastian. Nous nous sommes dit qu'à partir de ce granit on pourrait fabriquer de petits objets, des symboles de paix à commercialiser. Avec une bonne gestion, ça devrait rapporter pas mal d'argent.

— Et avec cet argent, nous construirons un musée, dédié à l'histoire juive et au rapport de la Suède avec le judaïsme. Qui évoquerait, par exemple, notre prétendue neutralité pendant la guerre, ajouta Josef.

Il se rassit et Sebastian passa son bras autour de ses épaules en les serrant. Josef dut se faire violence pour ne pas se dégager. Il

réussit même à afficher un sourire figé. C'était la même hypocrisie qu'à l'époque de Valö. Ni alors ni maintenant il n'avait quoi que ce soit en commun avec Sebastian ou ses autres soi-disant amis. Quels que soient ses efforts, jamais il n'aurait accès au beau monde qui était le leur. Celui de Sebastian, John, Leon et Percy. Et d'ailleurs, il n'en avait pas envie.

Mais là, il avait besoin de Sebastian. C'était sa seule chance de réaliser le rêve qu'il nourrissait depuis tant d'années : honorer son héritage juif et faire connaître les abus de pouvoir qui avaient été commis et étaient encore commis envers le peuple juif. S'il devait pour cela conclure un pacte avec le diable, il le ferait. Il espérait juste qu'en temps voulu, il parviendrait à se débarrasser de lui.

— Comme vient de le dire mon associé, précisa Sebastian, ce sera un musée prestigieux et des touristes du monde entier s'y rendront en pèlerinage. Ce projet vous rapportera un gros capital estime.

— C'est tentant, dit Erling. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il se tourna vers Uno Brorsson, son adjoint à la commune, qui malgré la chaleur portait une chemise à carreaux en flanelle.

— Ça vaut peut-être le coup d'y jeter un coup d'œil, marmonna Uno. Tout dépend de la somme que la commune devra débloquer. Les temps sont difficiles.

Sebastian sourit de toutes ses dents.

— Je suis sûr qu'on trouvera un accord. Le principal, c'est l'enthousiasme et une réelle volonté. J'investis personnellement une grosse somme d'argent.

Oui, mais tu ne leur dis pas à quelles conditions, pensa Josef, les mâchoires crispées. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était accepter sans un mot ce qu'on lui donnait et rester concentré sur son objectif. Il se pencha pour serrer la main tendue d'Erling. Maintenant, il n'y avait plus aucun retour possible.

Une petite marque au front, des cicatrices sur le corps et une démarche légèrement claudicante étaient les seules traces visibles de l'accident qu'elle avait subi un an et demi

auparavant. L'accident où elle avait perdu l'enfant qu'elle attendait de Dan, et où elle-même avait failli mourir.

Intérieurement, les séquelles étaient plus profondes. Anna se sentait encore cassée.

Elle hésita un instant devant la porte d'entrée. Parfois, c'était compliqué de voir Erica et de constater à quel point tout s'était arrangé pour elle. Sa sœur ne portait aucune trace du drame. Elle n'avait rien perdu, elle. En même temps, la voir lui faisait du bien. Les plaies d'Anna la tourmentaient, la faisaient souffrir, et les moments passés avec Erica apaisaient en quelque sorte sa douleur.

Anna n'avait jamais imaginé que le processus de guérison serait si long, et heureusement. Si elle avait su le temps que ça prendrait, elle n'aurait peut-être jamais osé sortir de l'apathie où elle avait sombré après le terrible accident. Il y avait quelque temps de cela, elle avait dit à Erica qu'elle était comme un de ces vases anciens qu'elle avait vus quand elle travaillait chez le commissaire-priseur. Un vase qu'on avait fait tomber, qui s'était cassé et dont on s'était appliqué à recoller les morceaux. Si de loin il avait l'air intact, toutes les fissures devenaient douloureusement visibles quand on le regardait de près. C'était bien plus qu'une plaisanterie, Anna le comprit quand elle sonna à la porte d'Erica. Elle était réellement cela : un vase cassé.

— Entre ! lança sa sœur à l'intérieur de la maison.

Anna franchit le seuil et se débarrassa de ses chaussures.

— J'arrive dans une minute, je change les jumeaux.

Anna alla dans la cuisine où elle se sentait chez elle. Elle connaissait le moindre recoin de cette maison, qui était celle de son enfance. Plusieurs années auparavant, elle avait été l'objet d'une dispute qui avait presque brisé la relation des deux sœurs, mais c'était une autre époque, un autre monde. Désormais elles pouvaient même en plaisanter et parler de l'"EAL" et de l'"ESL", ce qui signifiait "Époque Avec Lucas" et "Époque Sans Lucas". Anna frissonna. Elle s'était solennellement promis de penser le moins possible à son ex-mari et à ce qu'il avait fait. Il n'était plus de ce monde. De Lucas, il lui restait l'unique trésor qu'il lui ait jamais donné : Emma et Adrian.

— Tu veux un café ?

Erica arriva dans la cuisine avec un jumeau sur chaque bras. Les garçons s'illuminèrent en voyant leur tante et Erica les posa par terre. Ils se précipitèrent tout de suite sur Anna et essayèrent de grimper sur ses genoux.

— Du calme, il y a de la place pour deux, dit Anna en les soulevant l'un après l'autre, puis elle regarda Erica : Un café ? Ça dépend de ce que tu as pour l'accompagner.

— Qu'est-ce que tu dirais du gâteau de mamie, à la rhubarbe et à la pâte d'amande ?

Erica lui montra un gâteau dans un sac plastique transparent.

— Sérieusement ? Alors là, je craque !

Erica en coupa des quartiers qu'elle disposa sur une assiette. Noel se jeta dessus sur-le-champ, mais Anna put le retenir à temps. Elle en prit une part qu'elle partagea entre Noel et Anton. Tout content, Noel enfourna le morceau tout entier dans la bouche, tandis qu'Anton croquait prudemment le sien par petits bouts, un grand sourire aux lèvres.

— Ils sont tellement différents, c'est incroyable, dit Anna, et elle ébouriffa les cheveux des petits blondinets.

— Tiens donc, tu trouves ? répondit Erica malicieusement en secouant la tête.

Elle servit le café et posa par réflexe la tasse d'Anna hors d'atteinte des mains des jumeaux.

— Ça va comme ça ou tu veux que j'en prenne un ? demanda-t-elle en regardant sa sœur qui essayait de gérer les enfants, le café et le gâteau en même temps.

— Ça va, c'est tellement bon de les voir, dit Anna en humant la tête de Noel. Au fait, où est Maja ?

— Scotchée devant la télé. Son nouveau grand amour, c'est Mojje. Là, elle regarde la saison trois, *Mimmi et Mojje aux Antilles*. Je crois que je vais vomir si j'entends encore une fois : "Sur une plage ensoleillée aux Antilles."

— Adrian, lui, est obsédé par les Pokémon en ce moment, ça me rend dingue aussi, dit Anna en sirotant son café avec précaution pour ne pas en renverser sur les deux petits garçons gigotant sur ses genoux. Et Patrik, il est où ?

— Au boulot. Il y a eu un incendie sur Valö, sans doute d'origine criminelle.

— Sur Valö ? Chez qui ?

Erica tarda un peu à répondre.

— À la colo, finit-elle par dire sans réussir à dissimuler l'excitation dans sa voix.

— Quelle horreur ! Cet endroit m'a toujours filé la chair de poule. Je veux dire, qu'ils aient tous disparu comme ça…

— Moi aussi. J'ai tenté quelques recherches de temps en temps, je me suis dit qu'en rassemblant assez de matériel, ça pourrait aboutir à un livre. Mais je n'avais rien de vraiment concret comme point de départ. Jusqu'à aujourd'hui.

— Comment ça ?

Anna mordit une grosse bouchée du gâteau à la rhubarbe. Elle aussi avait la recette de mamie, mais elle faisait de la pâtisserie à peu près aussi souvent qu'elle repassait des draps. C'est-à-dire jamais.

— Elle est revenue.

— Qui ?

— Ebba Elvander. Mais elle s'appelle Stark aujourd'hui.

— La petite fille ? demanda Anna en ouvrant de grands yeux.

— Exactement. Elle et son mari ont emménagé à Valö, ils rénovent la maison. Et voilà que quelqu'un a essayé de l'incendier ! Il y a de quoi se poser des questions.

Erica n'essaya même plus de dissimuler son enthousiasme.

— C'est peut-être une simple coïncidence, non ?

— Bien sûr. Mais avoue que c'est étrange, quand même. Ebba revient et subitement il se passe des choses.

— Il se passe *une* chose, fit remarquer Anna.

Elle savait avec quelle facilité Erica se mettait à échafauder des théories. Qu'elle ait écrit plusieurs livres sérieux et minutieusement documentés était un miracle, et une équation qu'Anna n'avait jamais réussi à résoudre.

— Oui, d'accord, *une* chose, concéda Erica avec un petit geste d'impatience. J'ai hâte que Patrik rentre. Je voulais y aller avec lui, mais je n'avais personne pour garder les enfants.

— Mais ça n'aurait pas paru bizarre, que tu accompagnes Patrik là-bas ?

Anton et Noel en eurent assez d'être sur les genoux d'Anna. Ils se laissèrent glisser par terre et partirent en trombe vers le salon.

— Mouais. De toute façon, j'ai l'intention d'aller voir Ebba un de ces quatre.

— Je me demande vraiment ce qui est arrivé à cette famille, dit Anna pensivement.

— Mamaaaaaan ! Prends-les !

Maja cria à tue-tête dans le salon et Erica se leva avec un soupir.

— Je savais bien que j'étais assise depuis trop longtemps. C'est comme ça tous les jours. Maja pète un plomb avec ses frangins. Je ne sais pas combien d'interventions d'urgence je fais par jour.

— Mmmm, fit Anna.

Elle ressentit un coup au cœur en regardant Erica partir. Elle aurait tant voulu ne pas être réduite à rester tranquillement assise sur ses fesses.

Fjällbacka montrait le meilleur d'elle-même. De la terrasse devant la cabane de pêcheur où il était installé avec sa femme et ses beaux-parents, John avait une vue imprenable sur toute l'entrée du port. Le temps magnifique avait attiré plus de plaisanciers et de touristes que d'ordinaire, et les bateaux étaient amarrés les uns contre les autres le long des pontons. On entendait de la musique et des éclats de rire, et il observait la scène animée en plissant les yeux.

— C'est dommage que les gens ne puissent plus s'exprimer librement en Suède aujourd'hui, dit John en levant son verre et buvant une gorgée de vin rosé bien frais. Ils parlent de démocratie, affirment que tout le monde doit pouvoir faire entendre sa voix, mais nous, on nous bâillonne. Ça les arrangerait même qu'on n'existe pas. Mais ils oublient que c'est le peuple qui nous a élus. De nombreux Suédois ont ainsi exprimé leur profond mécontentement face à la manière dont la société est gérée. Ces gens-là veulent un changement, et nous le leur avons promis.

Il posa son verre et se remit à décortiquer ses crevettes. Un gros tas de carapaces couvrait déjà son assiette.

— Oui, c'est pénible, dit son beau-père en plongeant sa main dans le plat à crevettes pour en attraper une bonne poignée. Du moment qu'on a une démocratie, on doit écouter le peuple.

— On sait bien que la plupart des immigrés viennent ici juste pour toucher les allocations, glissa sa belle-mère. S'il n'y avait que ceux qui sont prêts à travailler et à contribuer à la société, ça pourrait aller. Mais moi, je n'ai aucune envie de voir l'argent de mes impôts aller dans la poche de ces parasites.

Elle avait déjà commencé à bafouiller un peu.

John soupira. Crétins. Ils ne savaient pas de quoi ils parlaient. Comme la majorité du troupeau d'électeurs, ils schématisaient le problème. Ils n'avaient aucune vue d'ensemble. Ses beaux-parents incarnaient l'ignorance qu'il détestait tant, et lui, il se retrouvait coincé ici avec eux pendant une semaine.

Liv passa une main apaisante sur sa cuisse. Elle savait ce qu'il pensait d'eux et elle était globalement de son avis. Mais Barbro et Kent étaient ses parents, et elle n'y pouvait pas grand-chose.

— Le pire, c'est de voir comment ils se mélangent tous, dit Barbro. Dans notre quartier, il y a une famille qui vient d'emménager, la maman est suédoise et le papa arabe. Vous imaginez la vie qu'elle doit avoir, cette pauvre femme ? Vu la façon dont les Arabes traitent leurs épouses… Et les enfants, on va se moquer d'eux, à l'école. Ça va faire des jeunes délinquants et alors là, il sera trop tard pour regretter de ne pas avoir épousé un Suédois.

— Tu as parfaitement raison, renchérit Kent et il essaya de croquer son énorme tartine garnie de crevettes.

— On devrait laisser John tranquille avec la politique, suggéra Liv sur un léger ton de reproche. Il en a assez de traiter de questions d'immigration à longueur de journée, là-bas, à Stockholm. Il a besoin d'un peu de répit.

John la remercia du regard et saisit l'occasion d'admirer sa femme. Elle était parfaite. Des cheveux blonds et soyeux délicatement coiffés en arrière. Des traits purs et des yeux d'un bleu limpide.

— Pardon, mon cœur. On n'a pas réfléchi. Mais on est tellement fiers de tout ce qu'il fait et de la position qu'il occupe. Allez, on va parler d'autre chose. Tiens, ta petite entreprise, par exemple, comment elle va ?

Liv commença à raconter avec force détails toutes les difficultés qu'elle avait avec les douanes, qui compliquaient ses affaires. Les livraisons d'articles de décoration qu'elle importait de France et vendait ensuite sur Internet étaient sans cesse retardées. Mais John savait qu'en réalité son intérêt pour le commerce s'était émoussé. Elle s'occupait de plus en plus du parti désormais. Tout le reste paraissait futile en comparaison.

Les mouettes décrivaient maintenant des cercles resserrés au-dessus de la table, et il se leva.

— Je propose qu'on débarrasse. Ces oiseaux commencent à me taper sur les nerfs.

Il prit son assiette, s'approcha du bord de la terrasse et jeta toutes les épluchures de crevettes à la mer. Les mouettes plongèrent aussitôt pour en attraper le plus possible. Le reste serait pour les crabes.

John resta là un instant, respirant profondément et scrutant l'horizon. Comme d'habitude, ses yeux se posèrent sur Valö et, comme d'habitude, la colère gronda en lui. Heureusement ses pensées furent interrompues par une vibration dans la poche droite de son pantalon. Il sortit vivement le téléphone et jeta un œil sur l'écran avant de répondre. C'était le Premier ministre.

— Qu'est-ce que tu en penses, de cette histoire de cartes ?

Patrik tenait la porte le temps que Martin passe. Elle était tellement lourde qu'il dut s'aider de l'épaule. Le commissariat de Tanum avait été construit dans les années 1960, et la première fois qu'il était entré dans ce bâtiment, qui avait tout d'un bunker, il avait immédiatement perçu la morosité ambiante. Désormais il était tellement habitué aux couleurs beige et jaune sale des locaux qu'il s'en contrefichait éperdument.

— Ça paraît étrange. Qui envoie des cartes d'anniversaire anonymes année après année ?

— Pas totalement anonymes. Il y a ce "G".

— Oui, c'est sûr, on est bien avancés avec ça, ironisa Martin, et Patrik rit.

— Qu'est-ce qui vous fait tant rire ? demanda Annika en levant la tête derrière la vitre de l'accueil.

— Oh, rien, dit Martin.

Annika fit pivoter sa chaise et vint à la porte.

— Ça s'est passé comment, là-bas ?

— Il faut attendre un peu et voir ce que Torbjörn trouvera, mais on dirait bien que quelqu'un a essayé de mettre le feu à la baraque.

— Je prépare du café et vous me racontez, dit Annika et elle commença à pousser Martin et Patrik devant elle.

— Tu as appelé Mellberg ? lui demanda Martin quand ils furent dans la cuisine.

— Non, je me suis dit qu'il était trop tôt. Après tout, il est de repos ce week-end. On ne dérange pas le chef quand il est en congé.

— Bien vu, répondit Patrik et il s'assit près de la fenêtre.

— En voilà des manières, faire une pause-café sans me prévenir, dit Gösta qui était apparu à la porte, la mine boudeuse.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas en service. Pourquoi tu ne joues pas au golf ? lança Patrik en lui tirant une chaise.

— Fait trop chaud. J'ai préféré venir taper des rapports, et prendre quelques heures sur le parcours un autre jour quand il fera moins chaud. Aujourd'hui, on pourrait faire cuire des œufs sur le bitume. Vous étiez où ? Annika a parlé d'un incendie criminel.

— Oui, il semblerait que quelqu'un ait fait couler de l'essence ou un truc comme ça sous la porte avant d'allumer.

— Eh ben ! s'exclama Gösta et il prit un biscuit sablé fourré au chocolat dont il enleva l'anneau supérieur. Et où ça ?

— À Valö. Dans l'ancienne colo, dit Martin.

Gösta se figea.

— La colonie de vacances ?

— Oui, c'est assez étrange. Je ne sais pas si tu es au courant, mais la cadette, celle qu'on avait retrouvée toute seule là-bas quand la famille a disparu… Eh bien, elle est revenue et s'est installée dans la maison.

— Oui, j'en ai entendu parler, répondit Gösta, les yeux rivés sur la table.

— Mais j'y pense, tu avais participé à l'enquête à l'époque, toi, dit Patrik, curieux d'en savoir plus.

— Absolument. Ça rajeunit pas… C'est bizarre qu'elle ait eu envie de revenir.

— Elle a mentionné qu'ils ont perdu leur fils, dit Martin.

— Ebba a perdu un enfant ? Quand ça ? Comment ?

— Ils n'ont rien dit de plus, répondit Martin tout en attrapant la brique de lait dans le réfrigérateur.

Patrik plissa le front. Ça ne ressemblait pas à Gösta de s'impliquer autant dans une affaire. Cela dit, chaque policier d'un certain âge avait connu, dans sa carrière, un cas avec un C majuscule. Une affaire impossible à oublier, pour laquelle on espérait toujours trouver une solution ou une réponse avant qu'il soit trop tard.

— Ce cas-là a été assez spécial pour toi, hein ?

— Oui, c'est sûr. Je donnerais n'importe quoi pour savoir ce qui s'est réellement passé ce fameux week-end de Pâques.

— Tu n'es sûrement pas le seul, glissa Annika.

— Et voilà qu'Ebba est de retour. Et que quelqu'un a tenté de faire cramer sa maison, médita Gösta en se frottant le menton.

— Pas seulement la maison, dit Patrik. Celui qui a allumé le feu devait savoir qu'Ebba et son mari dormaient à l'intérieur, il comptait peut-être même là-dessus. Heureusement que Melker s'est réveillé et a pu éteindre le feu.

— Effectivement, c'est une drôle de coïncidence, dit Martin et il sursauta quand Gösta abattit son poing sur la table.

— Mais bien sûr que non, ce n'est pas une coïncidence !

Ses collègues lui lancèrent un regard interrogateur et le silence plana dans la cuisine pendant un moment.

— On devrait peut-être ressortir cette vieille affaire et y jeter un coup d'œil, finit par dire Patrik. Pour être sûrs de ne rien louper.

— Je vais chercher le dossier, proposa Gösta, et son visage maigre de lévrier afghan s'anima de nouveau. Je l'épluche de temps en temps, je sais comment le matériel est classé. Je le connais pratiquement par cœur.

— D'accord. Ensuite on le dépouillera ensemble. Peut-être qu'un regard neuf en tirera quelque chose. Et toi, Annika, tu peux voir ce qu'on a sur Ebba dans nos registres ?

— Tout de suite, dit-elle et elle commença à débarrasser la table.

— On devrait examiner la situation économique des Stark aussi. Et vérifier si la maison sur Valö est assurée, dit Martin en lançant un regard timide vers Gösta.

— Tu veux dire qu'ils auraient pu mettre le feu à la maison eux-mêmes ? C'est complètement crétin. Ils étaient à l'intérieur quand le feu a pris, et c'est le mari d'Ebba qui l'a éteint.

— Ça vaut le coup de vérifier quand même. Qui sait, il l'a peut-être allumé avant de changer d'avis ? Je m'en occupe.

Gösta ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, puis la referma aussitôt et sortit bruyamment de la cuisine.

Patrik se leva.

— Je crois qu'Erica possède certaines informations aussi.

— Erica ? Comment ça se fait ? dit Martin en s'arrêtant net.

— Cette affaire l'intéresse depuis pas mal de temps. C'est une histoire dont tout le monde a déjà entendu parler à Fjällbacka. Vu son métier, rien d'étonnant à ce qu'elle s'y soit penchée de plus près.

— Pose-lui la question. Tous les moyens sont bons.

Patrik hocha la tête, mais se sentait quand même un peu hésitant. Il savait d'avance ce qui se passerait s'il laissait Erica prendre part à l'enquête.

— Oui, oui, je vais lui en parler, dit-il en espérant ne pas avoir à le regretter.

La main de Percy trembla légèrement quand il versa deux verres de son meilleur cognac. Il en tendit un à sa femme.

— Je ne comprends pas leur raisonnement, dit Pyttan et elle vida son verre en quelques petites gorgées rapides.

— Grand-père se retournerait dans sa tombe s'il savait.

— Il faut que tu règles ça, Percy, d'une façon ou d'une autre.

Elle lui tendit son verre, et il le remplit de nouveau sans hésitation. Certes, il était encore tôt dans l'après-midi, mais quelque part dans le monde c'était l'heure de l'apéritif. Et un jour comme celui-ci exigeait un alcool fort.

— Moi ? Mais que veux-tu que je fasse ?

Sa voix partit dans les aigus et il tremblait tant que la moitié du cognac finit en dehors du verre de Pyttan. Elle retira brusquement sa main.

— Qu'est-ce que tu fous, espèce d'idiot !

— Pardon, pardon.

Percy se laissa tomber dans un des grands fauteuils fatigués de la bibliothèque. Il entendit un scratch, comprit que le tissu du siège s'était déchiré et se fendit d'un "merde alors". Puis il se remit debout et donna de furieux coups de pied au fauteuil. Autour de lui, tout s'effondrait littéralement. Le château tombait en ruine, son héritage était parti en fumée depuis longtemps et maintenant ces salauds du fisc lui réclamaient une somme astronomique qu'il n'avait pas.

— Calme-toi, dit Pyttan en s'essuyant les mains avec une serviette. Il y a forcément une solution. Mais je ne comprends pas pourquoi il n'y a plus d'argent.

Percy la foudroya du regard. Il savait que la pauvreté lui faisait peur, mais il éprouva un violent mépris à son égard.

— Pourquoi il n'y a plus d'argent ? hurla-t-il. Est-ce que tu sais combien tu dépenses chaque mois ? Tu as une idée de ce que ça coûte, les voyages, les dîners, les vêtements, les sacs, les chaussures, les bijoux, et Dieu sait quoi encore ?

Ça ne lui ressemblait pas de crier ainsi et Pyttan recula, les yeux braqués sur lui. Il la connaissait suffisamment bien pour savoir qu'elle était en train de peser le pour et le contre : engager la lutte ou le caresser dans le sens du poil. Lorsque les traits de son visage se détendirent subitement, il sut qu'elle avait opté pour la voie caressante.

— Chéri, on va quand même pas se disputer pour des choses aussi futiles que l'argent ? roucoula-t-elle, puis elle arrangea sa cravate et remit sa chemise en place dans son pantalon. Là. Ça ressemble plus à mon splendide châtelain.

Elle se glissa tout près de lui et il se sentit céder. Elle portait sa robe Gucci, et comme toujours dans ces cas-là, il avait un mal fou à lui résister.

— Voilà ce qu'on va faire : tu vas appeler le comptable et vérifier les livres avec lui encore une fois. Ça ne peut pas être aussi terrible. Tu vas voir, ça va te rassurer de lui parler.